



## Médiévales

Langues, Textes, Histoire

78 | printemps 2020  
Moyen Âge en séries

---

Cyrille Aillet, Patrice Cressier, Sophie Gilotte (éd.),  
*Sedrata. Histoire et archéologie d'un carrefour du  
Sahara médiéval à la lumière des archives inédites de  
Marguerite van Berchem*

Madrid, Casa de Velázquez (« Collection de la Casa de Velázquez », 161),  
2017, 497 p.

Emmanuelle Tixier du Mesnil

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/medievales/10927>

DOI : [10.4000/medievales.10927](https://doi.org/10.4000/medievales.10927)

ISSN : 1777-5892

### Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

### Édition imprimée

Date de publication : 20 août 2020

Pagination : 211-213

ISBN : 978-2-37924-093-5

ISSN : 0751-2708

### Référence électronique

Emmanuelle Tixier du Mesnil, « Cyrille Aillet, Patrice Cressier, Sophie Gilotte (éd.), *Sedrata. Histoire et archéologie d'un carrefour du Sahara médiéval à la lumière des archives inédites de Marguerite van Berchem* », *Médiévales* [En ligne], 78 | printemps 2020, mis en ligne le 09 novembre 2020, consulté le 15 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/10927> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.10927>

---

Ce document a été généré automatiquement le 15 février 2021.

Tous droits réservés

---

Cyrille Aillet, Patrice Cressier,  
Sophie Gilotte (éd.), *Sedrata. Histoire  
et archéologie d'un carrefour du Sahara  
médiéval à la lumière des archives  
inédites de Marguerite van Berchem*

Madrid, Casa de Velázquez (« Collection de la Casa de Velázquez », 161),  
2017, 497 p.

Emmanuelle Tixier du Mesnil

---

## RÉFÉRENCE

Cyrille Aillet, Patrice Cressier, Sophie Gilotte (éd.), Sedrata. Histoire et archéologie d'un carrefour du Sahara médiéval à la lumière des archives inédites de Marguerite van Berchem, Madrid, Casa de Velázquez (« Collection de la Casa de Velázquez », 161), 2017, 497 p.

- 1 L'ouvrage que consacrent Cyrille Aillet, Patrice Cressier et Sophie Gilotte à la ville saharienne de Sedrata, la « Pompéi des sables », est une magnifique illustration de la fécondité des dialogues : dialogue entre historiens et archéologues, dialogue également entre ces chercheurs actuels et la « Dame de Sedrata », l'archéologue suisse Marguerite van Berchem (1892-1984) qui fouilla le site entre 1950 et 1954, laissant une importante documentation en partie inédite. Quand les terrains de fouilles sont inaccessibles, trop dangereux et lointains (comme c'est le cas de ce site algérien), historiens et archéologues peuvent transformer en champ d'investigation les fonds documentaires accumulés par leurs prédécesseurs. Les trois auteurs de l'ouvrage ont ainsi exploré les carnets de fouilles, les photographies et les fragments divers rapportés par Marguerite van Berchem et déposés en Suisse dans la fondation qu'elle avait consacrée à son père,

le célèbre orientaliste et épigraphiste Max van Berchem (1863-1921). L'architecture de l'ouvrage témoigne de l'importante place laissée aux écrits de Marguerite van Berchem, écrits dispersés que cette pionnière de l'archéologie saharienne n'a jamais pu rassembler dans un ouvrage unique ; il s'agit donc là d'un véritable hommage, qui se retrouve dans la disposition du livre où figurent en alternance chapitres rédigés de sa main (rendus par une typographie rappelant les machines à écrire) et contrepoints apportés par les auteurs de l'ouvrage, qui complètent, enrichissent et infléchissent parfois ses travaux. Ceux-ci ont donc été considérés à la fois comme une source dont il fallait respecter l'aspect lacunaire (exemple : le chapitre premier « le site et son histoire » fait... trois lignes) et comme les points de départ d'investigations renouvelées et plus abouties (C. Aillet reconstitue ainsi de façon magistrale l'histoire du lieu, grâce à sa connaissance des manuscrits arabes, dans un chapitre qui fait plus de soixante pages). Grâce à ce travail en miroir entre fouilles des années 1950 et réflexions actuelles, Sedrata ressort des sables où elle est engloutie depuis plus de sept siècles.

- 2 Cette ville (dont le nom médiéval est en fait *Wārglān*), située à quelques kilomètres de l'actuelle Ourgla, dans le nord du Sahara algérien, était une cité oasis jouant un rôle de premier plan dans l'animation du commerce transsaharien entre Maghreb et Sahel, au cœur d'une des principales routes vers le pays des Noirs (*Bilād al-Sūdān*), notamment vers le royaume de Ghana, l'emporium de Gao et le Kanem, etc. C'est par cette porte du désert que transitaient en partie l'or et les esclaves subsahariens à destination du monde méditerranéen, à l'issue d'un cabotage d'oasis en oasis.
- 3 Ce lieu aurait été, selon les sources médiévales (qui commencent à s'en faire l'écho à partir des années 960), celui de l'exil des Ibadites (ces hétérodoxes de l'Islam que leurs adversaires qualifient de kharidjites) après la chute de leur État, l'imamat rustamite de Tāhert, en 296/909 sous les coups de la dynastie shiite des Fatimides. Ils trouvèrent refuge dans le désert et fondèrent *Wārglān*, qui resta à l'abri des convoitises des grandes constructions politiques du nord jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle.
- 4 Il y avait plusieurs noyaux d'habitats sédentaires, des *qusūr* ou ksours – au nombre de sept, selon le géographe du XI<sup>e</sup> siècle al-Bakrī – entourés de jardins irrigués et s'étendant sur une dizaine de kilomètres (quarante si on prend la totalité de la zone), de Ngoussa au nord à la Gara Krīma et au Djabal 'Abbād au sud ; l'un de ces ksours aurait été nommé *Sadrāta Ibzūzam*, du nom du groupe berbère qui y vivait. La fragmentation de l'habitat autour de puits et de palmeraies créait une forme d'organisation sociopolitique qui privilégiait le collégialisme, en conformité avec l'idéologie ibadite, mais aussi avec les contraintes du milieu saharien (cohésion de la communauté, logique économique de solidarité, notamment pour la gestion de l'eau, etc.). *Wārglān* aurait été ruinée par les Banū Ghāniya en 1228-1230, dans un contexte de combats opposant ces émirs, qui se réclamaient encore des Almoravides, et les Almohades, ainsi que leurs successeurs hafside. Le XIII<sup>e</sup> siècle fut également un temps de durcissement à l'encontre des courants hétérodoxes de l'Islam, dont l'ibadisme. Le site fut abandonné, les populations se déplaçant progressivement vers Ouargla, et la région fut progressivement intégrée à la sphère d'influence des sultans hafside de Tunis ; la « malikisation » de la région, c'est-à-dire la victoire du sunnisme, entraîna un transfert des populations restées ibadites vers le Mzab, à deux-cents kilomètres de là. La destruction de *Wārglān/Sedrata* a affecté en profondeur la mémoire collective ibadite, et il faut toute la finesse d'analyse de C. Aillet pour démêler ce qui relève de l'histoire et ce qui est le fruit de la vision apologétique et de la construction d'une

identité communautaire ibadite. Sedrata, peu à peu ensevelie sous les sables, n'a pourtant jamais été oubliée par les populations ibadites de Ouargla et du Mزاب, qui continuent encore de nos jours d'accomplir une visite pieuse, une *ziyāra*, sur le site archéologique, se recueillant au-dessus de la mosquée engloutie sur la tombe du dernier imām rustamite de Tahert, et faisant l'ascension de la montagne des Dévots.

- 5 Les vestiges de cette porte d'entrée du grand Sud ont intéressé les troupes coloniales françaises dès les années 1850, alors que la conquête du Sahara s'amorçait. Un article de Marguerite van Berchem, qui retrace par le menu les premières campagnes de prospection, et l'étude historiographique menée par C. Aillet, P. Cressier et S. Gilotte accordent une grande attention à la construction de l'image de Sedrata entre 1850 et 1950. L'Atlantide du désert fut l'un des symboles, dans l'imaginaire colonial, d'une prospérité antique perdue, ruinée par les invasions arabes successives. On cherche alors les vestiges méridionaux de la romanité, marquant la limite symbolique de la « civilisation » dont la France se prétend l'héritière. Comme il n'y a rien de romain à Sedrata, on trouve des vestiges berbères, qu'on prend bien soin de distinguer de l'élément arabe ou même islamique. Les expéditions menées dans les années 1870/1880 avaient également pour but de trouver de l'eau, de « faire reverdir le désert », ce dont témoigne la quête par les expéditions successives de l'Ayn Sfa, la fameuse source perdue de Sedrata. On recherche pour les étudier les anciens systèmes d'irrigation, pensant que des fleuves continuent de couler à de faibles profondeurs (puits artésiens) et que la France, comme Rome, a les moyens technologiques de faire reflourir le désert, de ressusciter les systèmes hydrauliques anciens dont on postule qu'ils ont été détruits par les nomades arabes. Ces projets vont de pair avec la volonté de construire un transsaharien destiné à relier l'Afrique du Nord aux possessions françaises du Sénégal ; Ouargla pourrait, en cas de découverte d'une eau abondante, servir de nœud ferroviaire. Ce fut toutefois en pure perte, mais l'on mesure, une fois encore, l'imbrication entre archéologie et entreprises coloniales au XIX<sup>e</sup> siècle.
- 6 S. Gilotte et P. Cressier analysent les comptes rendus des fouilles antérieures, la documentation accumulée par M. van Berchem, notamment des photos aériennes qu'elle fut l'une des premières à utiliser et qu'ils ont pu comparer avec les images satellites actuelles. Tout cela leur permet de mieux comprendre les particularités du site, la question essentielle de l'accès à l'eau et de mettre en lumière les ingénieux aménagements hydrauliques (notamment le creusement des puits artésiens), semblables à d'autres réalisations de ce type dans le monde islamique. Ils arrivent à la conclusion que l'abaissement progressif de la nappe, et donc l'impossibilité d'avoir accès à une eau abondante peu profonde, fut probablement aussi fatal à Sedrata que les aléas de l'histoire pointés par les sources textuelles. Soulignons l'intérêt des pages qu'ils consacrent, dans la continuation de M. van Berchem, aux fameux stucs de Sedrata sculptés dans le plâtre gris local à base de gypse, le timchemt, quand il était encore frais, pages illustrées par les photos de fragments de panneaux décoratifs trouvés par l'archéologue suisse dans le « palais » et les différentes maisons privées qu'elle a pu désensabler ; ces merveilleux décors géométriques et floraux, d'un art très raffiné et clairement inspiré de l'Orient, selon P. Cressier et S. Gilotte, confirment une datation d'entre X<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècle, l'âge d'or de Sedrata.
- 7 La géographie du sacré que dévoile le pèlerinage toujours actuel révèle la connexion entre Wārglān/Sedrata et les deux promontoires rocheux qui dominent l'oued Mya au sud, la Gara Krīma, formidable table de quatre-vingts mètres de haut, deux-

cents mètres de long et cent mètres de large qui émerge des sables, sentinelle et lieu refuge au cours de l'histoire, et la montagne des Dévots, le Djabal 'Abbād, présentée comme une aire de prière monumentale, un *mihrāb/minbar* à partir duquel la religion musulmane s'est diffusée dans la région selon la mémoire ibadite, avec ses dizaines de simples *mihrāb-s* formés de discrets empilements de pierres qui servent lors de la *ziyāra*.

- 8 Les auteurs, après Marguerite van Berchem, soulignent l'incroyable longévité de ce site ainsi que la remarquable continuité spatiale et temporelle dont il témoigne dans la mémoire au long cours. Si Sedrata fut reconnue comme un des emblèmes de la patrie algérienne dès son indépendance, ce fut certainement grâce au travail de l'archéologue suisse, auquel cet ouvrage rend hommage, et afin de servir de plaidoyer en faveur d'une nouvelle campagne de fouilles qui permettrait à Sedrata d'émerger une fois encore des sables.

---

## AUTEURS

**EMMANUELLE TIXIER DU MESNIL**

Université Paris Nanterre